



IVAN VIRIPAEV

**LA LIGNE
SOLAIRE**

traduction française tania moguilevskaia, gilles morel

СОЛНЕЧНАЯ ЛИНИЯ

SACD

**henschel
SCHAUSPIEL**

henschel SCHAUSPIEL Theaterverlag Berlin GmbH
Agent de l'auteur pour l'espace francophone : **Gilles Morel**
contact : gilles-morel@theatre-russe.fr

Note

L'auteur fait dans les textes originaux usage d'une ponctuation flottante, d'une concordance des temps dérégulée, d'un recours fréquent à la répétition et à la variation, au pléonasme et à la redondance, à l'allitération et à l'assonance à des fins poétiques et rythmiques propres à son écriture. Il n'a, par ailleurs, pas toujours choisi d'utiliser l'italique comme marque distinctive des didascalies. Les traducteurs ont scrupuleusement respecté ces options dans les versions françaises.

La Ligne solaire

(Comédie où il est montré comment il est possible d'aboutir à un résultat positif)

Traduit du russe par

TANIA MOGUILEVSKAIA et GILLES MOREL

Titre original

Солнечная линия

2015

Il n'y a pas de clé du bonheur. La porte en est toujours ouverte.

MÈRE TERESA DE CALCUTTA

Vous ne pouvez perdre que ce dont vous ne pouvez vous délivrer.

MOOJI

Dédiée à ma femme Maroussia. Pour la remercier de chacun des jours que nous avons passés ensemble.

IVAN VIRIPAEV

PERSONNAGES

BARBARA
WERNER

Scène 1

Cuisine de l'appartement des époux Werner et Barbara Soleiline. Werner se tient devant la fenêtre, Barbara est assise à la table.

Long silence.

WERNER. – Au cours de ce printemps.

BARBARA. – Au cours de ce printemps ?!

WERNER. – Oui, au cours de ce printemps.

Silence.

BARBARA. – Je ne comprends pas, que tu espères encore aboutir à un résultat positif, Werner ?

WERNER. – Il est déjà cinq heures du matin, Barbara.

BARBARA. – Oui, je vois l'horloge, elle est au mur, tout est en ordre.

WERNER. – Ahah ! Tu dis que tout est en ordre ?

BARBARA. – Je dis « tout est en ordre » en pensant au fait que je vois notre horloge au mur et que je vois qu'il est maintenant cinq heures du matin, c'est dans ce sens que, pour moi, tout est en ordre.

WERNER. – Excellent. S'il y a au moins chez nous de l'ordre quelque part, nique ta mère. Cinq heures du matin, et toi et

moi avons enfin abouti à une quelconque compréhension mutuelle, putain, au moins sur le fait qu'il est maintenant cinq heures du matin. Et alors, quoi, Barbara ?! Et alors, quoi ?!

BARBARA. – Eh bien, Werner, ce qui me semble à moi très étrange, c'est que tu espères dans ta situation aboutir à un quelconque résultat positif.

WERNER. – Je répète, au cours de ce printemps.

BARBARA. – Au cours de ce printemps ?

WERNER. – Oui, au cours de ce printemps.

Silence.

BARBARA. – Et qu'est-ce qu'on peut attendre de particulier au cours de ce printemps, mon chéri ? Pour quelle raison as-tu soudain commencé à compter ainsi sur ce printemps ? Pour quelle raison as-tu soudain commencé à attendre ce printemps, Werner ?

WERNER. – Eh bien, parce que, comme tu le sais, à partir du vingt-quatre avril, nous ne donnerons plus notre argent à cette putain de banque, et nous le garderons pour nous. Et nous le dépenserons pour nous. Pour notre nourriture, pour nos voyages, pour notre enfant.

BARBARA. – Quel enfant, Werner, tu as perdu la boule pour faire ce genre de blague à cinq heures du matin ?!

WERNER. – Pourquoi ne pas faire un enfant, puisque nous avons l'argent ?

BARBARA. – Qu'est-ce que l'argent vient faire là-dedans ?

WERNER. – Eh bien bientôt, nous l'aurons.

BARBARA. – Et qu'est-ce que l'enfant vient faire là-dedans, Werner ?

WERNER. – Eh bien, nous pourrions en faire un si nous le voulons. Si toi, entre autres, tu le voulais. Pour ce qui me concerne, ça fait déjà longtemps que j'en veux un.

BARBARA. – Toi, tu veux un enfant, Werner ?!

WERNER. – Et qu'est-ce qu'il y a de surprenant à ça, Barbara ? Sept ans de mariage, je veux avoir un enfant, qu'est-ce qu'il y a d'étrange à ça ?

BARBARA. – Eh bien, j'ai quarante ans, mon chéri. Il fallait y penser avant, il y a sept ans, quand j'en avais trente-trois. Il est maintenant cinq heures du matin et tu racontes ces conneries, pardonne-moi, seulement pour m'énervier une fois de plus et pour dévier notre conversation, qui n'en finit pas, parce qu'aucun de nous ne veut ni céder, ni partir, bien qu'il soit cinq heures du matin, et que normalement, il serait plus que temps pour nous de rejoindre nos chambres. Cinq heures du matin, Werner.

WERNER. – Je vois, l'heure qu'il est, l'horloge, comme tu l'as dit, est au mur, et de ce fait tout est en ordre. Tout est en ordre ?! Putain, comment ça, tout est en ordre ?!

BARBARA. – Parce qu'il faut penser aux autres, mon chéri ! Il ne faut pas, putain, garder les yeux fixés sur un seul point situé au fond de son cerveau ! Et en extraire toutes sortes d'informations inutiles, et les balancer partout. Et encombrer avec elles tout l'espace autour. On ne peut pas t'approcher, Werner, parce que tu pues à un kilomètre l'auto-information. Sur le comment tu es ci... ! Et sur le comment tu es ça... ! Et sur le comment tu es. Tu comprends ? On voudrait bien te parler, mais tu fermes tout avec cette information sur le comment tu es. Et il est impossible de passer au travers de toute cette information.

Il est impossible d'entrer en contact avec toi, parce que dès la première tentative de pénétrer en toi, on s'écrase sur toute cette information sur le comment tu es. Je suis comme ci et puis je suis aussi comme ça. Avec qui je pourrais parler, Werner ? Avec qui je pourrais parler ?! Avec ton auto-information ? Je ne veux pas parler avec une quelconque information, mon doux, c'est avec toi que je veux parler. Avec toi, tu comprends, et pas avec une information sur toi.

WERNER. – Oh ! Cinq heures du matin, et ça commence à sentir la philosophie ! Tu vas bientôt commencer à citer tes philosophes préférés. Il te reste à commencer à les citer. Kant, Jung, Heidegger, voyons, lequel parmi eux a bien pu dire quelque chose à notre sujet ? Ahah ! Et alors qu'est-ce qu'il a dit, Jung, sur le comment nous devons nous comporter à cinq heures du matin, alors que nous n'avons pas pu nous arrêter depuis dix heures du soir, et que nous nous détruisons l'un l'autre, et que nous n'arrivons à rien, mais que nous n'allons pas nous coucher, eh bien, et qu'est-ce qu'a dit à ce sujet, putain, notre Jung ?

BARBARA. – C'est très bête, Werner.

WERNER. – Et qu'en dit Kant ?

BARBARA. – C'est bête, Werner.

WERNER. – Quant à Heidegger, il dirait probablement : écoute, Barbara, il faut maintenant arrêter de parler avec cette personne, qui, à cause d'un putain et mystérieux hasard philosophique, est devenue, il y a sept ans, ton mari, et a soudain décidé là tout de suite, de se mettre à te parler d'un enfant, ne perds pas ton temps dans de futiles conversations. Tu comprends, on ne peut pas le faire revenir à la réalité, parce qu'il est malade, putain, d'une putain de maladie, il est malade, nique ta mère. Parce qu'il se sent si

mal, parce qu'il a si mal, putain ! Regardez-le ! Regardez-le. À quoi bon gaspiller pour lui ta précieuse existence ?! Et, putain, ton précieux temps ?! À cinq heures du matin, tu veux tenter de lui expliquer quelque chose ?! Mais qu'est-ce qu'il pourrait comprendre, cet handicapé du cerveau ! Parce que c'est un handicapé du cerveau, c'est comme ça, Barbara ! Un handicapé du cerveau ?!

Silence.

BARBARA. – C'est très bête, Werner.

WERNER. – Oui parce qu'il ne faut pas être obsédé que par soi.

BARBARA. – Il est cinq heures du matin qu'est-ce que tu racontes, Werner ?!

WERNER. – Peut-être qu'il faut quand même essayer au moins une fois dans la vie, de détacher son regard de soi pour le diriger sur les autres. Le diriger sur quelqu'un d'autre. Sur son mari, même s'il te paraît n'être qu'un malade idiot. Et c'est probablement seulement alors, qu'on pourra avoir un quelconque dialogue réel.

BARBARA. – Un dialogue réel, Werner ?

WERNER. – Au moins un quelconque dialogue réel.

BARBARA. – Tu parles d'un dialogue réel, juste après avoir raconté toute cette monstrueuse foutaise à propos d'un enfant. Après que tu as charcuté toute cette douleur. La douleur, Werner ! La douleur ! Quel « dialogue réel », chéri, on pourrait bien avoir après que tu as autant charcuté, nique ta mère, la douleur ?!

WERNER. – La douleur est une réalité, Barbara, accepte-la.

BARBARA. – Mais qu'est-ce que tu racontes, nique ta mère ?! La douleur est une réalité ! Werner, mon doux, tu n'as aucune notion, de ce qu'est une vraie douleur !

WERNER. – Ah non ?!

BARBARA. – Eh non, mon doux, non !

WERNER. – Donc tu serais la seule dans le monde entier à connaître la douleur, et moi je n'en saurais rien ?! Donc selon toi, je n'éprouverais pas de douleur, c'est ça ?! Va te faire foutre, ma chérie ! Je suis ravi qu'à cinq heures du matin nous ayons, enfin, abouti à une totale incompréhension, putain ! Incompréhension totale, Barbara ! Tu es la seule à éprouver la douleur, et les autres, non ! Va te faire foutre !

BARBARA. – Je n'ai pas parlé « des autres », Werner, j'ai dit « tu », ne déforme pas mes propos. Tu n'éprouves pas de douleur, pour ce qui est des autres, j'en sais rien. Et j'ai franchement pas le temps maintenant, putain, de m'occuper des autres. Cinq heures du matin, et j'ai devant moi le mec, avec qui j'ai vécu sept putains d'années, qui nous ont amenés à une incompréhension totale et absolue. Il n'y a pas d'autres, il y a toi et il y a moi. Et puis c'est tout.

WERNER. – Tu penses vraiment que je n'éprouve aucune douleur ?

BARBARA. – Tu n'éprouves pas la douleur, pas celle que j'éprouve.

WERNER. – Et qu'est-ce que j'éprouve tout de suite selon toi ?! Là, ici tout de suite, à cette minute ?! À cinq heures du matin ?! Qu'est-ce que j'éprouve, si ce n'est, putain, une douleur insupportable, nique ta mère, tellement insupportable que j'en suis presque paralysé. Cinq heures du

matin, je me tiens ici au milieu de notre cuisine, et je suis tout bloqué par une douleur insupportable, intolérable et lancinante. Je ne sais pas ce que tu éprouves toi, Barbara ? Mais moi, tout de suite, j'ai mal comme jamais de ma vie, parce que mes sept ans de vie sous la même couette que toi, aboutissent à un point, putain, d'incompréhension absolue de tout. D'incompréhension absolue de tout.

BARBARA. – Ça c'est pas encore la douleur.

WERNER. – C'est pire que n'importe quelle douleur, c'est l'incompréhension absolue de tout.

Silence.

BARBARA. – Et alors quoi.

WERNER. – Et alors quoi ?!

BARBARA. – Et alors quoi.

Silence.

WERNER. – La seule chose, que j'espère, c'est qu'après le vingt-quatre avril, quand nous ne serons plus obligés de payer ce crédit, les choses seront un peu plus faciles pour nous.

Silence.

BARBARA. – Ce n'est pas le fait de ne plus être obligés de payer le crédit, qui fera apparaître un enfant.

WERNER. – Mais il pourrait apparaître, si tu le voulais.

BARBARA. – Et comment je pourrais le vouloir, tu as toute ta tête ?! Je ne suis pas folle au point de me mettre tout d'un coup, du jour au lendemain, à vouloir un enfant.

WERNER. – Du jour au lendemain ?! Et nos sept ans de vie commune ?! Et notre vie sexuelle ?!

BARBARA. – Je ne veux rien dire de désagréable au sujet de notre vie sexuelle. Une vie sexuelle tout ce qu'il y a de plus normal, parfois un peu mieux, parfois un peu pire, mais globalement ok. Regardons les choses en face, et reconnaissons que, et notre vie sexuelle, et nos sept années vécues sous la même couette, et même la fin de notre crédit, tout ça ne constitue pas une raison suffisante, pour qu'apparaisse un enfant. Reconnais que pour qu'apparaisse un enfant dans une famille, il faut quelque chose de plus !

WERNER. – Et que faut-il de plus à une famille pour qu'apparaisse un enfant, si ce n'est sept ans de mariage, un crédit soldé et une vie sexuelle ?

BARBARA. – Il faut une douleur, mon doux.

WERNER. – Incompréhension absolue de tout ! Là tout de suite j'éprouve une incompréhension absolue de tout.

BARBARA. – Et moi j'éprouve une douleur.

WERNER. – Et moi peut-être que je déguste une grosse part de tarte à la confiture de ma grand-mère ?

BARBARA. – Quand un couple veut un enfant, mon doux, l'homme enlève son slip, la femme enlève ses vêtements, l'homme s'allonge sur elle et dit, je veux un enfant, et ils font un enfant.

WERNER. – Mais c'est précisément ce que j'ai dit et redit, Barbara.

BARBARA. – En plus, ils retirent le préservatif, mon chéri.

Silence.

WERNER. – Mais je sentais que je n'étais pas encore prêt. Je sentais que je le voulais, mais que, ce n'était pas encore pour tout de suite. Et là maintenant, j'ai soudain, senti que je crois, que je suis prêt. Parce que, quand le crédit ne te pèse plus sur les épaules, respirer devient plus facile et on peut commencer à réfléchir à perpétuer son lignage. Que notre petit entre dans ce monde, libéré du crédit de ses parents.

Silence.

BARBARA. – Le papillon bleu a décollé de la fleur rose et a volé exactement le long d'une ligne solaire. Et c'est précisément cette ligne solaire qui faisait cette séparation, ce trait, ce mur qui divise en deux mondes absolument différents ma vie et celle de l'autre. Et le papillon bleu vole exactement, exactement le long de la ligne solaire. Exactement, exactement le long de la ligne. Exactement, exactement.

WERNER. – Je ne doute pas que tout au fond de ton âme, tu veuilles le meilleur.

BARBARA. – Exactement, exactement.

WERNER. – Mais tu veux que ce « meilleur » soit d'abord pour toi. Au pire des cas, tu envisages que j'en profite presque autant que toi, mais c'est toi qui as décidé, ce qui doit être bien, et comment, pour que ce soit mieux pour toi.

BARBARA. – Un jour tôt le matin, quand tu dormais encore, j'étais assise au bord du lit et je te regardais. Et soudain, le soleil s'est levé. Et les rayons de soleil ont inondé toute notre chambre à coucher, et un rayon de soleil s'est reflété dans le miroir près du lit, sa trajectoire s'est brisée pour se placer exactement, exactement au milieu de ton torse, Werner. Exactement, exactement au milieu. Avec cette

ligne, le rayon de soleil a exactement divisé ton torse en deux parties. Pile entre les reins, parce que tu étais allongé sur le ventre. Et voilà, alors j'ai pensé, dans cet homme il y a deux parties. Une partie que j'aime, et une autre que je supporte difficilement. Comment je fais avec ça ? J'ai soudain, compris distinctement que les choses sont précisément ainsi. Deux moitiés, avec l'une je suis prête à fusionner, et l'autre n'est pas du tout, mais alors pas, pas du tout, compatible avec moi. Comment je fais ?

Silence.

WERNER. – Tu ne voudrais pas qu'on danse un petit peu ?

BARBARA. – Qu'est-ce que tu entends par là, Werner ?

WERNER. – J'entends par là une danse, chérie, imaginons qu'il y ait maintenant de la musique. Je t'invite.

Werner s'approche de Barbara et, lui tendant la main, il l'invite à danser.

Barbara ?

BARBARA. – Werner.

WERNER. – Eh bien, allez, imaginons qu'on entende de la musique, Barbara.

BARBARA. – Alors imaginons que nous sommes déjà en train de danser.

WERNER. – Ok, alors imaginons ça.

Werner s'assoit à la table en face de Barbara.

Imaginons. On entend de la musique et nous dansons.

Silence. Un long silence. Werner et Barbara se taisent longuement, longuement. Et soudain, presque simultanément, ils commencent à sourire. Sur les deux visages, apparaît un sourire, ils rient presque. On peut même dire qu'ils rient.

BARBARA. – Je ne sais pas pourquoi mais j'ai imaginé que nous dansions le fox-trot.

WERNER. – Et moi d'abord une valse, et ensuite un tango.

Silence.

BARBARA. – Jamais je n'accepterai ta seconde moitié, Werner.

WERNER. – Et tu ne pourrais pas simplement m'accepter tel que je suis, avec mes moitiés aimée et mal-aimée, moi tout entier ?

BARBARA. – Non, Werner, nous ne pourrons pas franchir cette ligne solaire. Nous resterons toujours de deux côtés différents. Et abandonnons enfin toutes ces tentatives de chercher l'un dans l'autre une compréhension mutuelle.

WERNER. – L'incompréhension absolue de tout.

Ils sont assis et se taisent. Werner se lève et va à la fenêtre. Il regarde par la fenêtre. Barbara se lève et va au plan de travail contre le mur, sur lequel il y a une carafe d'eau. Barbara se verse un verre d'eau. Elle le boit.

Je t'assure que ce printemps tout va changer.

BARBARA. – On est déjà au printemps, Werner.

WERNER. – On n'en est qu'au tout début. Le printemps est encore devant nous.

BARBARA. – Tu penses à la fin du crédit ?

WERNER. – À tout à la fois. Et au crédit, et à la fin d'avril, tu sais très bien, toi-même, que dans nos contrées le printemps ne commence vraiment qu'en mai, jamais plus tôt.

BARBARA. – Nous ne pourrons jamais franchir cette ligne solaire, chéri. Renonce à tout espoir d'y parvenir.

WERNER. – Et alors, nique ta mère, qu'est-ce que je dois faire ? Est-ce que je dois ramasser mes affaires, putain, et partir de la maison ?! Et ensuite quoi, partager cette maison ?!

BARBARA. – Nous ne partagerons aucune maison, mon chéri, simplement tu vas me la laisser, et tu vas prendre exactement la moitié de toutes nos économies, sur tous nos comptes.

WERNER. – Quoi, quoi ?!

BARBARA. – Il n'est que cinq heures du matin, n'est-ce pas, Werner ? L'heure idéale pour commencer le partage de nos biens ?

WERNER. – Et pour quelle raison devrais-je te laisser notre maison ?!

BARBARA. – Parce que c'est la maison de mes parents, qu'est-ce que tu veux que je te dise ?!

WERNER. – Ce n'est pas la maison de tes parents, ma chérie, c'est la maison, que tes parents nous ont offerte en cadeau de mariage ! Et maintenant c'est notre maison !

BARBARA. – Mais à l'origine c'était leur maison. Elle ne peut être la nôtre, que si nous sommes ensemble, parce

qu'on nous l'a offerte en tant que couple marié, et si nous nous séparons, la maison retourne à ses anciens propriétaires.

WERNER. – Ah bon ! Je ne me rappelle aucun accord de ce genre ! Nous ne nous sommes jamais mis d'accord sur rien qui ressemble à ça.

BARBARA. – Parce que de façon générale nous ne nous sommes mis d'accord sur rien, à tort.

WERNER. – Tout ça a l'air bien petit à cinq heures du matin.

BARBARA. – Oui surtout à cinq heures du matin.

WERNER. – Et tu t'en fous complètement que je puisse partir, ce qui compte c'est que je te laisse cette maison !

BARBARA. – Et toi ?! Tu t'es accroché à cette maison ! Tu n'es même pas capable de partir convenablement. Tu t'es agrippé à un morceau de mur et tu le tires à toi. Si tu avais une scie sous la main, tu l'aurais déjà coupée en deux cette maison.

WERNER. – Et tu t'en fous tout simplement que je puisse partir, ce qui compte c'est que la maison reste à toi !

BARBARA. – Non, mon doux, ce qui est important pour toi maintenant c'est de te barrer en emportant avec toi un morceau de cette maison. Mais je vais te dire que si tu as l'intention de partir et que tu espères...

WERNER. – Je n'ai pas l'intention de partir, Barbara ! Du moins, je n'en avais pas l'intention il y a seulement quelques minutes, avant que ne commence cette conversation.

BARBARA. — Cette conversation a commencé à dix heures du soir du jour précédent, et maintenant il est déjà cinq heures du matin.

WERNER. — Je n'ai jamais pensé partir. Cette idée m'est venue en tête pour la première fois il y a quelques minutes.

BARBARA. — Et la deuxième idée qui t'est venue, c'est que ce serait pas mal d'emporter avec toi la moitié de cette maison.

WERNER. — Tu es folle, Barbara, je n'ai pas du tout pensé à ça !

BARBARA. — Tu, y as pensé, Werner !

WERNER. — Écoute, je sais quand même mieux que toi, nique ta mère, à quoi je pense ou ne pense pas ?!

BARBARA. — Tu n'en sais rien, Werner, rien ! Tu n'as jamais éprouvé ne serait-ce qu'une infime particule de la douleur, qu'il m'a fallu éprouver pendant ces sept années d'enfer. Tu vis, tu vis simplement dans la chaleur de cette maison, et tu penses qu'elle est à toi. Tu vis, tu vis simplement avec moi, et tu penses que je suis à toi, tu dors et tu dors simplement la nuit et tu penses que ces nuits sont les tiennes, tu penses que toutes ces minutes sont les tiennes, que toutes ces années et tous ces jours sont les tiens, que toute cette, nique ta mère, vie infinie est la tienne. Tu n'imagines pas la profondeur de cette ligne, ni à quel point je hais infiniment cette seconde moitié de toi. Quel con a bien pu avoir cette idée merdique de tout diviser en deux parties incompatibles ?!

WERNER. — Et toi, tu aimerais tellement trouver quelqu'un sur qui rejeter toute la faute ?! D'habitude, c'est Dieu qui joue le rôle du con inoffensif, sur lequel on rejette toute

la faute. Dans ce cas, rejette tout sur lui ! C'est Dieu qui a créé tout cette vie merdique, qui d'autre ! Seulement ça ne t'aidera pas, Barbara, parce que quelque part au fond de toi, tu sais parfaitement, qui fabrique tout ça. Qui fabrique vraiment tout ça. Qui est ici le chat rusé. Qui est ici, nique ta mère, le chat super rusé ! Qui crie ici, il faut comprendre, il faut me comprendre, et qui aura son orgasme, à peine je serai parti en claquant la porte d'ici. Tu sais parfaitement, Barbara, qui est ce cuisinier qui prépare tous ces plats, qui cuit toutes ces tourtes au pavot et qui sait putain tout ce qu'on y ajoute encore, parce qu'ensuite ça pique dans le ventre comme si on avait bourré un écureuil de laxatif et qu'il avait chié partout ! Le cuisinier sait ce qu'il nous donne à manger ! Ah que rien ne crame chez nous, nique ta mère, et qu'on réussisse une bonne tourte. Douce, douce et pénible pénible, la tourte ! Pas la peine d'attendre que le vent emporte toutes ces odeurs, non ! Probable, que ça va encore durer très, très longtemps. Probable, que ça va durer encore même, quand tout ça se sera arrêté. Parce que chaque seconde explose, comme les cornues en verre et nous arrose d'une nouvelle douleur. Chaque fois, une douleur nouvelle et singulière ! Et c'est pour ça que personne n'a le droit de me dire que je ne ressens pas la douleur. Personne n'a le droit de m'interdire de vivre et souffrir autant que les autres. Personne n'a le droit de me dire que je ne sais pas, ce qu'est la douleur, parce que la douleur coule de mes oreilles, de mon nez, de ma bouche et de moi tout entier. C'est de moi tout entier que coule la douleur. Tout entier, de moi tout entier.

BARBARA. — Eh bien, alors sois gentil bouge ton cul et barre-toi d'ici. Barre-toi tout de suite ! Fais un saut en haut, ramasse tes affaires et barre-toi, tout le reste je te l'enverrai dans un colis à l'adresse, que tu indiquerai.

WERNER. — Ouais, c'est exactement ce que je vais faire tout de suite, là ! À cinq heures du matin je vais, soudain, sans

rime ni raison, comme le dernier des cons commencer à exécuter tes ordres. Ouais, là tout de suite chercher mon sac en haut ! Quel sac, putain, je dois prendre, le sac de sport ou notre valise jaune à roulettes ?! Et mon rasoir et mon shampoing, tu vas me l'envoyer par la poste, va te faire niquer ! Oui, je vais simplement là tout de suite, te choper espèce de saleté, et te jeter, va te faire, hors de cette maison !

Werner se jette sur Barbara et la traîne vers la porte de la cuisine. Barbara tombe à terre, Werner la traîne littéralement comme une poupée de chiffon, la traîne sur le plancher.

WERNER. – Nous allons tout de suite savoir, à qui est cette maison, et qui va désormais y vivre, et qui, maintenant que le printemps est arrivé, va être jeté dehors comme un enculé de lièvre !

BARBARA. – Lâche-moi ! Qu'est-ce que tu fais, tu as perdu la tête, Werner, reprends-toi !

WERNER. – Le printemps est arrivé, et nous allons fourrer tout de suite toutes les affaires d'hiver, au grenier !

BARBARA. – Je vais tout de suite téléphoner à la police, si tu n'arrêtes pas !

WERNER. – Il y a quelqu'un ici qui aime beaucoup la douleur, eh bien, la voici, la douleur. Profites-en bien ! Tu aimes la douleur ! La voici !

BARBARA. – Quel fils de pute !

Werner lâche le bras de Barbara et se penche pour la saisir par la taille, dans le même temps Barbara lui donne une

énorme gifle. Du fait du coup et plus encore de la surprise, Werner tombe à terre.

Silence. Werner et Barbara restent assis sur le plancher. Silence.

Tu es tellement faible, Werner.

WERNER. – Eh bien, quelle histoire ! Qu'est-ce que nous faisons ici l'un avec l'autre à cinq heures du matin ?!

BARBARA. – Tu es tellement faible.

WERNER. – J'ai tenté de franchir la ligne solaire, et ça a donné ce que ça donne.

BARBARA. – Il ne faut pas la franchir, je t'avais dit que ça nous ne nous apporterait rien de bon.

WERNER. – Ça veut dire que je dois vraiment partir ?

BARBARA. – À toi de décider.

WERNER. – Mais vivre comme ça n'est pas supportable.

BARBARA. – Mais nous ne pouvons pas non plus nous séparer, il me semble ?

WERNER. – Pourquoi ça ?

BARBARA. – Parce que, si tu pars tout de suite, je serai obligée de rester avec toute la merde qui est à toi, que tu n'as pas, bien sûr, l'intention d'emporter avec toi. Tu prendras la moitié de la maison de mes parents, certes, alors que toute ta merde, tu vas la laisser ici, dans la moitié de la maison qui m'appartient. Et je serai ensuite obligée de vivre dans une maison coupée en deux, remplie de ta merde, alors que ta trace sera déjà froide. Tu seras déjà

avec je ne sais quelle pouffe, dans la moitié de ma maison que tu as annexée.

WERNER. – De notre maison commune.

BARBARA. – De la maison de mes parents.

WERNER. – Maison qu'ils nous ont offerte.

BARBARA. – Parce que je me suis mariée avec toi.

WERNER. – Et alors.

BARBARA. – Et alors, je ne vais pas vivre ici avec toute la merde, qui restera après toi, c'est pourquoi ou bien tu pars et tu emportes avec toi toute ta merde, ou bien tu te dépêches d'inventer quelque chose pour que nous puissions, surmonter cette situation insurmontable et obtenir un résultat positif.

WERNER. – Je fais déjà tout ce que je peux, Barbara, mais tu vois bien, que pour l'instant nous n'arrivons à rien ?! Nous avons commencé à dix heures du soir, et là tout de suite il est cinq heures du matin et non seulement nous ne nous sommes pas approchés d'un résultat positif, mais au contraire nous nous en sommes éloignés.

BARBARA. – Oui, nous allons dans la direction opposée, c'est clair.

WERNER. – Oui parce que tu ne soutiens aucune de mes tentatives d'entrer en contact avec toi.

BARBARA. – Quelles tentatives, Werner ? Je n'ai vu aucune tentative ? Quand est-ce que tu as entrepris aujourd'hui une tentative d'entrer en contact avec moi ? Peut-être il y a quelques minutes, quand tu m'as traînée comme une

poupée de chiffon sur le plancher pour me jeter à la porte.
C'est de cette tentative, que tu parles, mon doux ?

WERNER. – J'ai commencé par le printemps.

BARBARA. – Par le printemps ?!

WERNER. – Je t'ai dit qu'au printemps tout allait changer. Je nous ai donné un espoir et je nous ai donné le prétexte d'un dialogue, le printemps. Et notre crédit. Je l'ai mentionné plusieurs fois, en attirant ton attention sur le fait que je te suis reconnaissant pour ton soutien et ton aide dans le paiement de ce crédit. Je t'en ai remerciée.

BARBARA. – Qu'est-ce que tu as fait, Werner, j'ai pas trop compris ?

WERNER. – Je t'ai remerciée, pour le fait d'avoir soutenu mon idée il y a sept ans de prendre un crédit, et durant toutes ces sept années nous avons payé ensemble ce crédit, et que grâce à toi il, est enfin payé, et maintenant dès le vingt-quatre avril, nous sommes tous les deux de nouveau libérés de nos obligations financières. Ces remerciements étaient en effet une tentative d'établir le contact avec toi, parce que le crédit, c'est en même temps ce qui nous rapproche et ce qui nous empêche de nous détendre véritablement.

BARBARA. – Tu m'as remerciée ?!

WERNER. – Bien sûr.

BARBARA. – Quand ?!

WERNER. – Comment ça quand ?! Quand j'ai parlé du crédit et du fait qu'il allait bientôt se terminer.

BARBARA. – Tu m'as remerciée, Werner ?! Quand c'était ?!

WERNER. – Voilà que de nouveau, tu n'entends pas ce que je te dis ? Je t'ai remerciée quand je te disais que notre crédit allait bientôt se terminer.

BARBARA. – Attends, tu veux dire que quand tu as plusieurs fois répété que notre crédit allait se terminer le vingt-quatre avril, il s'agissait de remerciements ?

WERNER. – Ben oui ! Et qu'est-ce que ça pouvait être d'autre à ton avis ?

BARBARA. – Qu'est-ce que tu as, Werner ? Tu veux m'énerver là, c'est ça ! Tu m'énerves exprès, c'est ça !

WERNER. – Simplement tu ne m'entends pas, Barbara.

BARBARA. – Mon chéri, il me semble que tu es devenu fou. Est-ce que tu es bien conscient, de ce que tu racontes ?!

WERNER. – Là tout de suite je te remercie.

BARBARA. – Quoi ?!

WERNER. – Je veux attirer ton attention sur ce qui se passe là tout de suite pour qu'ensuite tu ne sois pas de nouveau surprise et que tu ne me redemandes pas, quand c'était ? Voilà là tout de suite, à cette minute, je te remercie. Et toi, au lieu d'accepter mes remerciements et d'entrer en contact avec moi, au lieu de ça, tu me cries dessus derrière une porte hermétiquement close.

BARBARA. – Là tout de suite tu es en train de me remercier ?

WERNER. – Oui ! Et je te demande de t'en apercevoir.

BARBARA. – Là tout de suite tu es en train de me remercier, et moi je ne m'en aperçois pas, c'est ce que tu veux dire ?!

WERNER. – Oui, exactement ! Et je te demande d’arrêter de crier à mon adresse des injures sans fin depuis ta porte hermétiquement close.

BARBARA. – Excuse-moi, qu’est-ce que je suis en train de faire là tout de suite selon toi, tu ne pourrais pas le répéter encore une fois ?

WERNER. – Tu cries des insultes à mon adresse et tu ne veux pas ne serait-ce qu’entrouvrir ta porte pour entendre, les paroles de remerciements que je t’adresse.

BARBARA. – Ça signifie que là tout de suite je crie sur toi, et que toi tu te répands en remerciements à mon adresse ? C’est ça qui se passe tout de suite, tu en es sûr ?

WERNER. – Bien sûr ! Et qu’est-ce qui se passe selon toi là tout de suite, ma chérie ?

BARBARA. – Je te signale, que là tout de suite je viens de m’excuser plusieurs fois devant toi et malgré mes excuses sincères, tu n’y as accordé aucune attention. Je te demande pardon, et toi, en réponse tu continues à me menacer. Tu te comportes comme le dernier des tyrans. Tu es au-dessus de ta victime, qui te présente ses excuses et qui te demande grâce, et tu ris d’un rire maléfique, en plongeant tes dents dans mon corps afin de me faire de plus en plus mal, mon corps qui, je te signale, s’incline devant toi dans une supplique. Je suis à genoux, et tu me craches au visage. Je te demande pardon, et tu me frappes sur la joue droite. Voilà, exactement ce qui se passe là tout de suite, mon chéri.

Silence.

WERNER. – Toi, Barbara, tu aimes toujours, aller le plus loin possible pour que revenir soit le plus difficile possible.

BARBARA. – Toute l'affaire est dans le fait, Werner, que cette fois-ci je n'ai pas l'intention de revenir. Je veux au moins une fois dans ma vie aller jusqu'au bout.

Silence.

WERNER. – Dans ce cas dansons encore un peu, ma chérie.

BARBARA. – Non merci, parce que tu vas de nouveau finir par me traîner par le bras sur le plancher, comme une poupée.

WERNER. – Fermons simplement les yeux et imaginons que nous dansons.

BARBARA. – Je ne sais pas, Werner.

WERNER. – Ferme les yeux, Barbara.

BARBARA. – Oh, je sens, qu'il ne faut pas que je le fasse.

WERNER. – Ferme les yeux.

Silence. Barbara et Werner sont assis, les yeux fermés.

Là tout de suite, dansons.

BARBARA. – C'est très agréable.

WERNER. – C'est quoi comme danse, Barbara ?

BARBARA. – Je doute que cette danse ait un nom. Je crois qu'elle pourrait s'appeler « tendre tendresse ».

WERNER. – Probable qu'au cours de cette danse, nous allons nous serrer fortement l'un contre l'autre.

BARBARA. – Mais ce n'est pas avec toi que je danse, Werner.

WERNER. – Dans quel sens, Barbara ?

BARBARA. – Excuse-moi, probablement, j'aurais dû te le dire d'emblée, mais dès que nous avons fermé les yeux, un super super mec est apparu devant moi. Et quand tu as dit « là tout de suite nous dansons », ce mec m'a attrapée de la manière dont j'ai toujours rêvé que ce genre de super mec m'attrape. Et j'ai commencé à me sentir très bien, Werner. Et peut-être, que c'est la première fois depuis les nombreuses, nombreuses années de ma vie que je me suis sentie vraiment aussi bien.

Silence. Ils sont assis, les yeux fermés.

Excuse-moi, de ne pas t'avoir dit d'emblée que je dansais avec un autre mec.

Silence. Ils sont assis, les yeux fermés.

WERNER. – Est-ce que tu ne vois pas que tu es dans un bois, Barbara ?

BARBARA. – Bien sûr que je le vois, Werner. Je suis dans un bois.

WERNER. – Tu es dans un bois, Barbara.

BARBARA. – Oui, je suis dans un bois. Et m'y sens tout à fait à l'aise. En tout cas, je m'y sens beaucoup mieux, qu'avec toi là-bas dans la cuisine.

WERNER. – Parfait ! Je suis très content, Barbara, que tu te sentes bien dans le bois là-bas, maintenant regarde derrière cet arbre au loin, d'accord ? Qu'est-ce que tu vois là-bas ? Derrière cet arbre au loin, d'accord ?

Silence.

WERNER. – Tu regardes, Barbara ? Regarde attentivement, ma chérie, regarde attentivement.

BARBARA. – Je vois de nouveau ce super mec. C'est lui qui se tient derrière l'arbre au loin. Et voici que là tout de suite il sort de derrière l'arbre et avance vers moi.

WERNER. – Tu n'as pas regardé où il fallait, Barbara ! Regarde de l'autre côté, regarde l'arbre, qui se trouve du côté opposé.

BARBARA. – Là tout de suite, je ne peux pas me retourner, Werner, parce que le mec avance vers moi. Et me regarde droit dans les yeux !

WERNER. – Si tu ne te retournes pas pour regarder, l'autre arbre, tu seras encore plus mal, tu commettras des erreurs. Regarde ce qu'il y a derrière l'arbre, dont je te parle, il se trouve un peu loin, exactement derrière toi.

BARBARA. – En fait, Werner, je sais déjà, ce qu'il y a là-bas. Je suis déjà allée derrière cet arbre. Et pour tout dire, mon chéri, c'est justement derrière cet arbre que je me trouve là tout de suite. Je n'ai pas besoin de regarder là-bas, parce que je suis déjà ici. Et je vois, un super mec qui passe devant moi, et qui s'enfonce dans le bois sans m'apercevoir moi qui me tiens derrière mon arbre. Voilà le genre de super mecs qui se promènent dans notre bois. Se promènent sans nous apercevoir, nous autres les gonzesses modestes et stupides qui se cachent derrière leurs arbres. Ha, ha !

Barbara rit.

WERNER. – Derrière cet arbre, c'est ton mensonge que tu as caché, Barbara.

BARBARA, *à travers son rire*. – Derrière cet arbre, c'est beaucoup de choses que j'ai cachées, mon doux.

WERNER. – Y compris ton mensonge.

BARBARA, *à travers son rire*. – Y compris mon mensonge. Y compris.

WERNER, *explosant*. – Y compris ton mensonge à propos du sens que tu donnes à ta vie ! Ton mensonge sur le fait que tu es ici experte en tout, nique ta mère ! Que tu, sais de quoi tu parles putain ! Que tu vis ici et qu'ici, nique ta mère, tu es responsable de tout ça. C'est un mensonge, Barbara ! Et aucun super mec ne va tomber raide de toi, parce que tu pues le mensonge à un kilomètre.

BARBARA. – Et alors quoi, Werner, et alors quoi ?

WERNER. – Tu ne sais rien de rien, voilà quoi ! Tu n'as d'idée sur quasiment rien ! Tu fais juste semblant d'être du genre, au courant de tout, alors qu'en fait, tu ne comprends même pas les choses les plus simples, comme par exemple, qu'il faut mettre en charge ton portable la nuit sans quoi ton téléphone sera déchargé, le lendemain quand tu sortiras de la maison, et tu te retrouveras de nouveau injoignable.

BARBARA. – Et alors quoi, Werner ?!

WERNER. – Et alors quoi, Werner ?!

BARBARA. – Et alors quoi, Werner ?!

WERNER. – Le fait est qu'au final tu restes injoignable, voilà quoi !

BARBARA. – Et alors quoi, Werner ?!

WERNER. – Bon, ben que tout ça tombe en putain de miettes ?!

BARBARA. – Et alors, et que tout tombe, Werner, tout va bien.

WERNER. – Tout va bien ?!

BARBARA. – Tout va bien, dans le sens que tout va comme il va. S'il faut que tout ça tombe, donc, eh ben que tout tombe, tout va bien.

WERNER. – D'accord ! Et qu'en est-il de ce mec, Barbara ?

BARBARA. – Celui qui est parti au bois ?

WERNER. – Celui avec qui tu dansais ?

BARBARA. – C'est le même mec.

WERNER. – Et alors qu'en est-il de lui ?

BARBARA. – Qu'est-ce que j'en sais putain, Werner, il me semble qu'il s'est perdu quelque part là-bas dans l'obscurité du bois.

WERNER. – Tu es sûre de ne pas le voir ?

BARBARA. – Je ne le vois pas, chéri, pourquoi ?

WERNER. – Alors est-ce que je peux t'inviter à danser ?

BARBARA. – Tentative numéro trois, Werner ?

WERNER. – Peut-être que cette fois on y arrivera ?

BARBARA. – Eh bien, d'accord, mon doux, essayons pour la troisième fois. Dansons.

Silence. Ils sont assis, les yeux fermés.

WERNER. – Dis donc ! Je ne m’attendais pas à ce que tu passes aussi vite au baiser.

BARBARA. – De quoi de quoi ?

WERNER. – Ça fait longtemps qu’on ne s’est pas embrassés comme ça. Excuse-moi, je ne peux pas te parler là tout de suite, Barbara, parce que nous sommes en train de nous embrasser avec ardeur.

BARBARA. – Werner ?!

WERNER. – Tu as commencé la première.

BARBARA. – Tout ça c’est que dans ton imagination, mon chéri.

WERNER. – Quelle différence ça fait qui l’imagine, l’essentiel c’est que ça se passe.

BARBARA. – Alors, Werner ?!

WERNER. – Voilà c’est comme ça, Barbara, voilà c’est comme ça.

Silence. Barbara ouvre les yeux.

BARBARA. – Je n’avais pas remarqué avant que tu embrassais aussi bien, Werner. Où tu as appris, sûrement pas avec moi ?

WERNER. – Tu es sûre que le mec n’est pas dans les parages, Barbara ?

BARBARA. – Pas de mec en vue, mon doux, continue.

Silence. Werner ouvre les yeux.

WERNER. – Alors voilà, c'est quelque chose comme ça, ma chérie.

BARBARA. – Où tu as appris ça, Werner ?

WERNER. – J'ai, toujours su faire tout ça c'est juste que tu ne le remarquais pas, comme tout le reste venant de moi. Pour l'instant, Barbara, nous n'avons même pas encore fait connaissance, malgré le fait que nous ayons dormi sous la même couette pendant sept ans.

BARBARA. – Pour une première rencontre tu embrasses pas mal, mon chéri.

WERNER. – Oh ! Tu pourrais encore apprendre plusieurs choses sur moi, si tu voulais.

BARBARA. – Alors, supposons que je le veuille, Werner.

WERNER. – Alors, supposons, que je suis d'accord pour essayer encore une fois.

BARBARA. – Mais ça sera la dernière fois, mon doux ?

WERNER. – Dernière fois, Barbara. Dernière fois.

BARBARA. – Il est cinq heures du matin, Werner, et il est temps pour nous ou bien d'arriver quelque part, ou bien d'aller chacun de son côté.

WERNER. – Essayons une dernière fois d'arriver quelque part.

BARBARA. – La dernière fois, Werner, la toute toute dernière fois.

Silence.

WERNER. – D'accord, dans ce cas je vais te demander, quel est ton objectif, Barbara ?

BARBARA. – Mon objectif en quoi ?

WERNER. – En tout, Barbara. Quel est ton objectif principal ? Celui que tu vises ?

BARBARA. – Ah, dans ce sens, mon chéri ? Tu veux que je t'apprenne le sens de la vie ?

WERNER. – Je voudrais apprendre quel est le sens de ta vie.

BARBARA. – Et tu veux que je te dise quel est mon objectif ? Celui que je veux atteindre ?

WERNER. – Si ce n'est pas trop compliqué pour toi, Barbara, je voudrais vraiment t'écouter.

Silence.

BARBARA. – Hum ! Peut-être bien que je pourrais, Werner.

WERNER. – Je t'en serais très reconnaissant.

BARBARA. – Peut-être bien que je pourrais.

WERNER. – Ça, m'aiderait beaucoup, vraiment.

BARBARA. – Alors bon, attends... j'ai besoin d'y réfléchir un peu.

WERNER. – Oui, oui, bien sûr, tu dois y réfléchir. Je ne suis pas pressé, comme tu l'imagines, si nous avons pu rester jusqu'à cinq heures du matin, je suis sûr, que nous pourrions continuer encore plus longtemps.

Silence.

BARBARA. – Je voudrais de la compréhension, Werner.

WERNER. – Tu vois ça comme un objectif ?!

BARBARA. – L'objectif, c'est d'être comprise, et qu'est-ce qu'il y a d'incompréhensible dans tout ça, Werner ?

Silence.

WERNER. – Donc tu penses que personne ne te comprend, c'est ça ?

BARBARA. – Jusqu'au bout, personne.

WERNER. – As-tu défini à quel pourcentage maximal on te comprend ?

BARBARA. – Hum ? Dans les 30 %, je pense.

WERNER. – On te comprend seulement à 30 % au maximum. Mouais, ce n'est pas un gros pourcentage de compréhension. Et tu voudrais une compréhension totale, c'est ça, Barbara ?

BARBARA. – Je voudrais que le pourcentage ne soit pas celui-là.

WERNER. – Et lequel, Barbara ?!

BARBARA. – Eh bien, je ne sais pas, mon chéri, j'ai encore besoin d'évaluer les choses.

WERNER. – Eh bien, 50 % de compréhension pourraient te convenir ?

BARBARA. – La moitié ?! Sûrement pas ! 50 % ?! Sûrement pas ! Au moins 70.

WERNER. – C'est-à-dire que tu voudrais 70 % de compréhension ?

BARBARA. – Oui. Je voudrais qu'on me comprenne au moins à 70 %.

WERNER. – Alors que pour l'instant c'est tout le contraire, ma chérie, pour l'instant on te comprend seulement à 30 et on ne te comprend pas à 70, c'est ça ?

BARBARA. – Et où tu veux en venir, Werner ?

WERNER. – Je pose simplement des questions. Et ma question suivante est...

BARBARA. – Et qu'est-ce qui t'a pris de commencer tout d'un coup, à me poser des questions ?!

WERNER. – Parce que c'est important pour moi. Et ma question suivante est...

BARBARA. – Et qu'est-ce qui a fait que tout d'un coup, c'est devenu important pour toi ?! Ça n'était pas, n'était pas important, et là, tout d'un coup, ça l'est devenu ?!

WERNER, *explosant*. – Parce que, nique ta mère, je voudrais te comprendre ! Je voudrais, putain, augmenter ton pourcentage de compréhension ! Et toi, je, putain, tu me mets des bâtons dans les roues, tu ne réponds pas à mes questions et, nique ta mère, tu joues la coquette avec moi !

BARBARA. – Werner, mon chéri ! Tu as eu sept ans pour tenter de me comprendre, et malgré ça, tu n'as pas entrepris la moindre tentative...

WERNER. – Barbara, je n'ai pas arrêté d'entreprendre ! J'ai passé ces sept années à entreprendre des tentatives pour te comprendre !

BARBARA. – Et pourquoi alors n'as-tu pas réussi ?! En sept longues années ?!

WERNER. – Parce que, tu ne me permets pas de le faire !

BARBARA. – Je ne te permets pas de me comprendre ?! Je ne te permets pas ?! Tu as complètement perdu la boule ou quoi, Werner ?! Durant ces sept années je n'ai fait que chercher ta compréhension. Durant ces sept années, jour après jour, je cherche ta compréhension. Et...

WERNER. – Et pourquoi je ne parviens pas à te comprendre, Barbara, qu'est-ce que tu en penses ?

BARBARA. – Tu ne te préoccupes que de toi-même.

WERNER. – Ah ah ! Va te faire mettre ! Je ne te comprends pas, parce que je ne me préoccupe que de moi-même, et toi jour après jour tu ne te préoccupes que de moi, ne te préoccupe, nique ta mère, que du fait que je te comprenne ?! Sept ans que tu ne te préoccupes que de toi, va te faire mettre ! Pas une fois durant ces sept années, tu n'as regardé dans ma direction, Barbara ! Même quand nous baisons, c'est à l'intérieur de toi que tu regardes !

BARBARA. – Et toi, tu ne m'as jamais baisée sans préservatif.

WERNER. – Parce que je pense aux conséquences ! Parce que je suis, nique ta mère, doté d'intelligence, Barbara.

BARBARA. – Qu'est-ce que tu peux être fermé, Werner ! Mon Dieu, qu'est-ce que tu peux être fermé, mon doux !

Regarde-moi, au moins une fois, regarde-moi, de façon à ce que tu réussisses à me voir. Vois-moi ! Werner, vois-moi ! De mon plus profond, mon cri tente de parvenir jusqu'à toi ! De mon plus profond, de là, où je réside moi-même, où réside mon tout dernier moi, de là-bas mon cri tente de parvenir jusqu'à toi ! Entends-moi, Werner ! Nique ta mère, Werner, soulève ne serait-ce qu'un peu ton mur et regarde, moi, je me tiens devant ton mur, mon chéri. Je suis devant ton mur. La ligne solaire nous sépare, je me trouve juste devant elle, fais un pas à ma rencontre, franchis, cette, putain, de ligne solaire. Ne crains rien, rien de terrible ne t'arrivera. Tu vas simplement enjambrer ta ligne solaire et tu te trouveras de mon côté. Tout ira bien pour toi, tu resteras tel que tu étais, simplement, tu auras fait un pas à ma rencontre, tu auras enjambé la ligne, et tu te trouveras chez moi, et désormais nous serons ensemble du même côté.

WERNER. – De ton côté ? C'est ça, Barbara ?

BARBARA. – Désormais ce sera notre côté commun.

WERNER. – Et comment faire avec l'autre côté, qui restera sans moi ?! Celui que je quitterai pour aller vers toi, il restera absolument sans personne ?

BARBARA. – Il n'y aura plus aucun autre côté, Werner, le fait est que ce côté qui est à toi, passera avec toi de mon côté, et deviendra mon côté. De la même manière que toi, tu feras désormais partie de mon côté, ton côté fera désormais partie... bref, Werner, tout pourrait se combiner parfaitement pour nous deux, si tu faisais, nique ta mère, ce petit pas à ma rencontre.

WERNER. – Mais ma question se formulerait ainsi, pourquoi tu ne serais pas la première à faire ce petit pas et à franchir cette ligne solaire, comme tu l'appelles ?!

BARBARA. – Alors, Werner, écoute-moi bien, là tout de suite, tu fais dégringoler notre conversation jusqu'à un niveau très bas, à quoi bon, mon doux ?!

WERNER. – Tu as compris ma question, Barbara ?

BARBARA. – Nique ta mère, Werner, est-ce que tu comprends que là tout de suite, tu réduis fortement le degré de notre conversation ?

WERNER. – Je m'en fous de ça, ma chérie, je voudrais quand même que tu me répondes. Pourquoi tu considères que c'est précisément moi qui dois faire le premier pas et aller à ta rencontre ? Et si tu affirmes que tu es tout le temps à la recherche de compréhension, pourquoi tu ne ferais pas toi-même le premier pas et pourquoi tu n'enjamberais pas ta ligne solaire, puisque, en fin compte, c'est quand même bien toi qui l'as inventée et qui l'as établie ?!

BARBARA. – Oh mon Dieu, Werner, à quoi ça sert de tout abaisser plus bas que le plancher ?!

WERNER. – J'ai abaissé quoi, Barbara ?

BARBARA. – Il te reste encore à demander si j'ai envie de toi, et alors là on en sera à un va-te-faire-niquer total !

WERNER. – Tu as envie de moi, Barbara ?

BARBARA. – Werner, je t'en supplie, ça n'est pas le sujet.

WERNER. – Bon, et alors c'est quoi le sujet ?!

Silence.

BARBARA. – Eh bien le sujet le voici, je crois, que j'ai encore envie de toi.

WERNER. – Barbara ?!

BARBARA. – Je ne comprends pas, pourquoi ça m'arrive encore aujourd'hui ? Mais je, crois, que je suis encore attirée par toi. Je ne sous-entends rien, chéri, je réponds simplement à ta question. Tu demandes quel est le sujet ? Et je réponds que le sujet, nique ta mère, est que nous sommes collés l'un à l'autre par une sorte de colle karmique, et que je ne peux pas, je ne peux pas, nique ta mère, m'arracher de toi !!! Nous nous sommes soudés comme deux coquillages et nous ne pouvons pas nous détacher, et moi je braille, putain, comme la dernière conne d'un feuilleton télé : « Je te veux. » Moi putain, comme la dernière salope de la télé, de ces, ta mère, telenovelas à gerber « Je te veux, Werner » ! « C'est quoi le sujet, ma chérie ? », c'est que « Nique ta mère, je te veux ». Il se trouve que je te veux, putain, encore ! Et voilà que nous tombons, tout, tout au fond, et que nous voilà déjà plus bas que le troisième sous-sol, et que nous sommes, putain, tout tout en bas. « C'est quoi le sujet, chérie ?! » C'est « que je te veux » !! Aaah ! Seigneur, Dieu tout-puissant ! On peut dire, que sur ce coup on est très forts, Werner ! « C'est quoi le sujet, chérie ? C'est que je te veux ! », qu'est-ce que c'est, sinon, nique ta mère, des fleurs rouges dans un vase sur la table ?! « C'est quoi le sujet, chérie ? C'est que je te veux, Werner !! » C'est ça, nique ta mère, sinon des fleurs, qui vont voler vers le plancher, parce que quelqu'un, quelqu'un, quelqu'un « C'est quoi le sujet, chérie ? C'est que je te veux ! » ?! Quelqu'un a fait tomber le vase avec le bras ! Et maintenant il s'envole vers le bas ! Vole vers le bas, Werner ! Vole vers le bas !

WERNER. – Arrête, Barbara !

BARBARA. – Trop tard pour m'arrêter ! Le vase vole déjà vers le plancher ! Dans une seconde, il sera réduit en morceaux. « C'est quoi le sujet, ma chérie ?! C'est que

moi, nique ta mère, voyez-vous je te veux ! » Et aucun de nous n'a le moindre appui sous les pieds, et nous sommes, ta mère, suspendus en l'air au-dessus de la Terre, et il n'existe déjà plus, semble-t-il, aucune, nique ta mère, chance pour nous de rejoindre un jour la Terre. Plus aucune chance que nos pieds puissent un jour toucher la Terre, et aucune chance que nous puissions un jour nous tenir solidement debout sur elle. Nous ne parviendrons pas à rester debout, Werner ! Nous ne parviendrons pas à franchir cette ligne ! « C'est quoi le sujet, chérie ?! » C'est que je te veux. Pfuuu !

Barbara, épuisée, expire bruyamment, elle se trouve debout devant la fenêtre, les yeux fermés.

Silence.

Werner s'approche dans le dos de Barbara et l'enlace. Barbara se retourne, ils s'étreignent l'un l'autre, restent debout enlacés, puis commencent à se balancer légèrement comme au rythme d'une musique. Barbara et Werner dansent.

WERNER. – Je te demandais ton objectif, parce que si tu ne sais pas où tu vas, tu vas nulle part.

BARBARA. – Tu t'intéresses à mon objectif, mon doux ?

WERNER. – Ben, oui, Barbara, je te l'ai déjà dit.

BARBARA. – Je ne peux rien te dire sur mon objectif, mais je peux dire quel est mon plan. Mon plan est le suivant : je dois passer à travers toi pour gagner le respect de moi-même et devenir une sainte. Tel est mon plan.

WERNER. – Eh bien ton plan est très concret.

BARBARA. – Ça ne te plaît pas ?

WERNER. – Si, pourquoi, c'est même tout à fait romantique pour une conversation à cinq heures du matin.

BARBARA. – Tu as l'air de ne pas être content de quelque chose, mon chéri ?

WERNER. – Cinq heures du matin, ma douce, qu'est-ce que tu veux ?

BARBARA. – Je vois bien que si tu n'es pas content, c'est pour autre chose ?

WERNER. – Non, c'est précisément par ça, ma douce. Je me brise contre le mur de ton incompréhension de dix heures du soir à cinq du matin, pour seulement, putain, t'aider à devenir une sainte ?! Comme si à cinq heures du matin on n'avait rien à se dire de plus qu'une connerie du genre, que tu veux devenir une sainte ?! Tu veux que je t'aide à devenir une sainte ? À cinq heures du matin tu veux qu'ici dans cette, nique ta mère, cuisine, je fasse de toi une sainte ?!

BARBARA. – Mon Dieu, Werner, il s'agit d'une métaphore, pourquoi tu t'énerves comme ça ?

WERNER. – Je vois bien que c'est une métaphore. Et c'est précisément ça qui me met en rage, ta, nique ta mère, métaphore à cinq heures du matin !

BARBARA. – Qu'est-ce que tu veux de moi, Werner ?

WERNER. – À cinq heures du matin, je t'ai posé une question concrète, quel est ton objectif, qu'est-ce que tu veux de moi, Barbara ?

BARBARA. – Et quoi toi, qu'est-ce que tu veux de moi, Werner ?

WERNER. – C'est ma question, Barbara ? C'est moi qui l'ai posée le premier !

BARBARA. – Mais, je t'ai déjà répondu simplement, tu n'écoutes pas. Je t'ai dit que je voulais de la compréhension ? Et maintenant j'ai exactement la même question pour toi, Werner, qu'est-ce que tu veux, toi ?

WERNER. – Qu'est-ce que tu racontes, Barbara, quelle, nique ta mère, compréhension peut espérer une personne, qui a décidé d'être une sainte ?! La compréhension d'un docteur ?!

BARBARA. – Mais c'est une métaphore, Werner ?

WERNER. – Et à quoi peut bien me servir ici une métaphore, nique ta mère, à cinq heures du matin ?!

BARBARA. – Parce que je cherche en toi « Tu es un vrai diamant, ma chérie », Werner, voilà, pourquoi.

WERNER. – Quoi quoi ?! Qu'est-ce que tu cherches ?

BARBARA. – Je ne sais pas comment appeler ça exactement ? Je cherche en toi quelque chose du genre : « Tu es un vrai diamant, ma chérie. »

WERNER. – Tu cherches en moi « Tu es un vrai diamant, ma chérie » ? Barbara, tu dis tout le temps, des choses incroyables ! Tu as perdu conscience à cinq heures du matin ? Tu délirés ?! Qu'est-ce que c'est ce, nique ta mère, « Tu es un vrai diamant, ma chérie », que tu cherches en moi ? C'est ça que tu cherches vraiment ?

BARBARA. – Oui, mon doux, oui. Pour devenir une sainte il faut qu'on te répète le plus souvent possible quelque chose du genre : « Tu es un vrai diamant, ma chérie. »

WERNER. – Et tu veux que ça soit précisément moi qui répète ça tout le temps ?

BARBARA. – Eh bien, et qui d'autre pourrait le répéter ? Peut-être, le mec, qui s'est perdu quelque part dans les bois ?

Silence.

WERNER. – Quand j'avais huit ans, avec mon père nous sommes allés nous promener à la rivière. Nous marchions le long de la rivière et un vieux cheval pelé est sorti du bois à notre rencontre. Nous nous sommes arrêtés, mon père a regardé le cheval et a dit, « Regarde, fiston, quel beau cheval ». Et le fait est, Barbara, que ce cheval n'était pas du tout beau. Un vieux cheval, pelé.

BARBARA. – Et alors, qu'est-ce qu'il y a là de particulier, mon doux ?

WERNER. – Le fait que le cheval n'était pas beau, et qu'il a dit ça, comme ça, juste pour maintenir la conversation.

BARBARA. – Et alors quoi, Werner, tout le monde fait ça, et toi aussi, entre autres ?!

WERNER. – Mais c'est à ce moment que je l'ai remarqué pour la première fois. J'avais huit ans et pour la première fois j'ai vu, ce qu'est-ce que c'est, quand entre deux personnes il n'y a aucun, putain, absolument aucun contact vivant.

BARBARA. – Tu as compris ça à huit ans, et moi je l'avais déjà compris à quatre ans, si ce n'est pas plus tôt.

WERNER. – Tu racontes des bobards, Barbara, à quatre ans les enfants ne voient encore rien.

BARBARA. – Ils voient tout, mon doux.

WERNER. – Arrête, j'étais un enfant de quatre ans et bien sûr je ne voyais rien, c'est pour ça que j'ai été à ce point frappé par le fait que mon père me traite de manière aussi formelle.

BARBARA. – Ça dit juste que c'est arrivé quand tu avais huit ans. Eh bien moi, quand j'avais quatre ans et qu'on m'a violée pour la première fois...

Barbara, soudain, éclate de rire. Elle a une véritable crise de rire hystérique. À travers son rire :

Je rigole, Werner, personne ne m'a violée... ! C'est une blague stupide, mon doux... ! Soudain, je ne sais pas comment... Soudain, je ne sais pas comment... Ha... Ha... Ha, soudain, cette blague a surgi dans ma tête. À quatre ans, quand on m'a violée pour la première fois... ! C'est drôle, c'est très drôle... ! Ha, ha... !

*La crise de rire hystérique secoue Barbara, elle ne peut pas s'arrêter. Werner se dirige vers le plan de travail, sur lequel se trouve une carafe d'eau, il s'approche de Barbara et verse sur sa tête tout le contenu de la carafe. Barbara se tait. Elle est assise sur la chaise, l'eau coule sur son visage, ses bras et sa robe.
Silence.*

WERNER. – Peut-être, est-il temps pour nous de rejoindre nos chambres, je crois que nous sommes trop fatigués, pour tenir une conversation constructive ?

BARBARA. – Je ne peux pas partir, mon doux.

WERNER. – Pourquoi donc, Barbara ?

BARBARA. – Et toi, tu peux partir, Werner ?

WERNER. – Est-ce que je peux réfléchir d'une manière constructive, voilà la question ?

BARBARA. – Arrête, Werner, à dix heures du soir, quand nous avons commencé cette conversation, tu comprenais encore moins que maintenant.

WERNER. – Le fait est que je crois, avoir définitivement perdu la réponse à la question, qu'est-ce que je veux ? Pour quelle raison parlons-nous de tout ça ? De dix heures du soir à cinq heures du matin, pour quelle raison, Barbara ?

BARBARA. – Pour qu'on aboutisse à un résultat positif.

WERNER. – Et qu'est-ce que c'est comme résultat ? Peux-tu décrire ce résultat en deux-trois propositions ?

BARBARA. – Eh bien ? Bien sûr, je peux, mais...

WERNER. – En deux-trois mots, d'accord ?

BARBARA. – Je pense que je pourrais, Werner, seulement...

WERNER. – Sinon, tu vas prononcer comme d'habitude une conférence interminable.

BARBARA. – Qu'est-ce que tu dis, Werner ? Quand est-ce que j'ai prononcé des conférences ?! Durant ces sept, putains d'années, je n'ai fait sans arrêt qu'écouter ton discours interminable « sur le sens de la vie ». Et je n'ai jamais réussi à insérer un seul mot parce que tu m'interromps tout de suite, dès que...

WERNER. – Je t'interromps, Barbara ?! Quand tu branches ta radio, aucune force n'est en mesure de t'arrêter.

BARBARA. – Mais, c’est absolument incroyable, nique ta mère, Werner, tu m’empêches de parler, et tu...

WERNER. – Personne peut t’empêcher de parler, Barbara, personne ! Si tu as commencé à parler, tu ne vas pas te calmer ni t’arrêter avant d’avoir tout dit, parce que...

BARBARA. – Werner ! Qu’est-ce que tu as, nique ta mère, Werner ! Qu’est-ce que tu racontes ?! Je ne te laisse pas parler, et toi...

WERNER. – Tu ne peux pas t’arrêter, Barbara, et c’est pour ça que tu n’aperçois pas ton interlocuteur. Et tu n’as aucune idée de...

BARBARA. – Je n’aperçois pas mon interlocuteur ?! Comme si toi, tu...

WERNER. – Tu réclames qu’on t’entende, mais toi-même...

BARBARA. – Je ne réclame rien, je voudrais seulement qu’on me...

WERNER. – Tu ne vois pas celui, avec qui tu parles, tu...

BARBARA. – Je veux seulement qu’on ne m’interrompe pas.

WERNER. – Tu es aveugle, Barbara, tu es totalement aveugle et tu...

BARBARA. – Et toi tu es sourd, Werner, tu es totalement sourd, bien que tu...

WERNER. – Va-te-faire-niquer ! Cinq heures du matin, va te faire niquer ! Une conversation entre sourd et aveugle à cinq heures du matin. Nique ta mère, Barbara !

Silence.

BARBARA. – Je te l’ai dit, nous n’arriverons pas à franchir cette ligne solaire.

Silence.

WERNER. – Je dirais que sur le sujet je suis entièrement d’accord avec toi.

BARBARA. – Eh bien, on est au moins d’accord sur quelque chose.

WERNER. – Ouais c’est ça !

BARBARA. – Au moins sur quelque chose.

WERNER. – Nique, ta mère, Barbara !

BARBARA. – Au moins sur quelque chose.

Silence.

WERNER. – Et en plus, je n’aime pas les animaux domestiques.

BARBARA. – Comme si moi je les aimais, mon chéri.

WERNER. – Je sais bien, Barbara. C’est pour ça que je parle des animaux domestiques, parce que je sais que tu ne les aimes pas. Tout comme moi.

BARBARA. – Mais je serais d’accord pour prendre un petit hamster blanc.

WERNER. – Tout comme moi, Barbara.

BARBARA. – Et puis le jour où on sera dans la dèche, je pourrais trancher la tête de ce petit hamster sur la planche

à découper et ensuite le faire cuire à l'eau et en faire une salade de viande d'hamster accompagnée de feuilles de laitue et de crème fraîche.

WERNER. – Oh, c'est avec plaisir que je mangerais une telle salade.

BARBARA. – Arrête, je sais que tu détestes la laitue.

WERNER. – Oui mais j'aime bien les hamsters, Barbara.

Barbara regarde Werner et sourit un peu.

BARBARA. – Tu dances avec moi le fox-trot, mon doux ?!

WERNER. – Plutôt le tango, ma chérie.

BARBARA. – Allez, allez, Werner !

WERNER. – Tu sais à quoi je pense ? Ce qui serait bien, ce serait que là maintenant tu meures sur le coup. Simple-ment, que là maintenant tu meures sur le coup.

BARBARA. – Excellent, Werner, nous voilà enfin arrivés à l'essentiel, bravo !

WERNER. – Oui, que tu meures là sur le coup. Et c'est tout.

BARBARA. – Excellent ! Tu souhaites ma mort, c'est ça ?

WERNER. – Je voudrais que tu ne sois plus. Nulle part !

BARBARA. – Et alors toute cette maison sera à toi, c'est ça ?

WERNER. – Oui, Barbara, oui ! Je rentre à la maison le soir, bourré et de bonne humeur, et toi, tu n'es pas là. Nulle part !

BARBARA. – Et toute la maison est à toi !

WERNER. – L'essentiel c'est que tu sois nulle part. Nulle part !

BARBARA. – Comme ça, tu pourras ramener avec toi quelques jeunes pouliches et les baiser sur le frigo et sur la machine à laver, et rouler sur le plancher vos culs nus dans la poussière du tapis.

WERNER. – L'essentiel c'est que tu ne sois pas là, Barbara. Nulle part !

BARBARA. – Je ne suis pas là et toi tu sautes autour des pouliches comme un kangourou défoncé au amitriptyline, et tes putes, bourrent leurs petites culottes dans notre presse-agrume et elles en pressent le jus et toi, tu le bois...

WERNER. – Dans mon presse-agrume, Barbara, parce que tu n'es plus là.

BARBARA. – Ok, mon doux, dans ton presse-agrume ! Du jus de culotte de pute et toi, tu le bois.

WERNER. – Et toi tu es nulle part !

BARBARA. – Et ensuite vous plongez à l'intérieur de notre, excuse-moi, de ta machine à laver et là-dedans vous commencez à tourner comme des écureuils poilus qui se seraient empiffrés de polyprofène et à vous coller aux parois du tambour, et à vous changer en pâte à modeler tiédasse qui colle au cul du bébé, sauf qu'il n'y a pas de bébé, Werner ! Ha, ha, ha ! Pas de bébé, mon tout doux ! Un cul, de la pâte à modeler, des écureuils défoncés, mais pas de bébé !

WERNER. – L'essentiel c'est que tu ne sois pas là, Barbara, et tout le reste ne m'intéresse pas du tout.

BARBARA. – Et le bébé, mon chéri, attend debout derrière la porte, pendant que son futur papounet, n'en finit pas de s'amuser avec ses putes bourrées au métoprotérénol, n'en finit pas de tourner dans le tambour, de sa machine à laver, tant qu'il n'a pas fini de décoller la pâte à modeler collante de son cul et du cul de ses pouliches. Tant qu'il...

WERNER. – Pour moi l'essentiel c'est que tu ne sois pas là, voilà tout !

BARBARA. – Et le bébé, attend debout derrière la porte, que son futur papounet finisse de bouffer tout ce chocolat amer et puant !

WERNER. – Quel chocolat, Barbara qu'est-ce que tu racontes, nique ta mère ?!

BARBARA. – Le chocolat collant et chaud, mon chéri !

WERNER. – Quel chocolat collant et chaud, Barbara ?!

BARBARA. – Oui, le chocolat collant et chaud, Werner !

WERNER. – Va te faire niquer, Barbara ! Voilà à quoi nous sommes, enfin arrivés à cinq heures du matin, au chocolat collant et chaud !

BARBARA. – Oui, Werner, oui !

WERNER. – Tu n'es qu'une bactérie qui a trop bouffé de la merde, voilà ce que tu es !

BARBARA. – Et toi, un foutu tamia rusé du cul !

WERNER. – Et toi, les ténèbres puantes au plus profond du cul répugnant d'un blaireau baiseur !

BARBARA. – Et toi, un sanglier qui s'est cagué dessus !

WERNER. – Et toi, un froid glaçant !

BARBARA. – Et toi, le rêve d'un enfant qui s'envole loin loin !

WERNER. – Et toi, l'insupportable aspiration à vouloir tout effacer !

BARBARA. – Et toi, l'odeur maléfique de l'eau de mer !

WERNER. – Et toi, la mer qui, toujours perturbe le vent.

BARBARA. – Et toi, la nuit polaire, qui jamais ne finit.

WERNER. – Et toi, un télégramme qui s'envole dans le putain de cosmos avec un appel au secours.

BARBARA. – Et toi, le sang qui pisse du nez.

WERNER. – Toi, la mort, Barbara.

BARBARA. – Tu peux être vivant, Werner.

WERNER. – Tu peux mourir, Barbara.

BARBARA. – Tu peux m'embrasser.

WERNER. – Tu peux pour toujours.

BARBARA. – Tu peux n'importe quand.

WERNER. – Tu peux tout.

BARBARA. – L'essentiel c'est que tu puisses, Werner.

WERNER. – L'essentiel c'est que tu ne sois plus, Barbara.

BARBARA. – Oui, Werner ?

WERNER. – Oui, Barbara.

BARBARA. – Oui ?

WERNER. – Oui.

Werner s'approche de Barbara et ils s'unissent en un tendre tendre baiser.

Passe presque une minute. Werner s'éloigne au fond de la cuisine vers le plan de travail. Barbara va à la fenêtre. Silence.

BARBARA. – Nous n'arriverons pas à franchir cette ligne solaire, Werner.

WERNER. – Je sais, Barbara.

BARBARA. – Alors qu'est-ce que nous faisons ici à cinq heures du matin ?

WERNER. – Je pense, que nous tentons simplement de survivre encore un peu, voilà tout.

BARBARA. – Au moins survivre encore un peu !

WERNER. – C'est ça, au moins survivre encore un peu.

Silence.

BARBARA. – Et tu voudrais vraiment que je meure ?

WERNER. – Tu comprends, si tu n'étais pas, ça serait plus simple pour moi.

BARBARA. – Dans ce cas-là, tu n'aurais pas cette maison.

WERNER. – On en a assez parlé, Barbara. Tout est déjà assez clair comme ça.

Silence.

BARBARA. – Mais je suis là, Werner.

WERNER. – Et c'est bien là le problème.

BARBARA. – Dans ce cas, peut-être qu'il faut que je me bourre d'ibupromine jusqu'à en crever ?

WERNER. – Manquait plus que ça ! Et moi après je devrai rester assis près de ton cercueil devant tout le monde, avec l'air du dernier salopard, qui a poussé sa femme au suicide ?! Un projet de mes couilles.

BARBARA. – Mais qu'est-ce que tu racontes, Werner ? Mais, pour quelles raisons tu racontes toutes ces conneries, depuis dix heures du soir et jusqu'à cinq heures du matin, pour quelles raisons nous racontons tous les deux toutes ces conneries ?

WERNER. – Pour au moins survivre encore un peu, Barbara, pour au moins survivre encore un peu.

Silence.

BARBARA. – Bon, mon chéri, je crois que j'en ai assez. Je vais me coucher.

WERNER. – Non, Barbara, tu n'iras nulle part tant que nous n'en aurons pas fini avec toutes nos affaires.

BARBARA. – Tu as perdu la tête, Werner, ou quoi ? Quelles affaires tu voudrais terminer ? Tu n'as pas encore compris

que nous n'aboutirons jamais à un résultat positif, et qu'au contraire nous tirons de plus en plus fort sur un ressort, qui va bientôt péter et nous allons nous rentrer dedans comme deux trains à grande vitesse. Je vais me coucher.

Barbara va à la porte. Werner saute et se lève pour lui barrer le chemin.

WERNER. – Non, Barbara, tu ne partiras pas ! Aucun de nous ne sortira de cette cuisine, tant que nous n'en aurons pas fini avec toutes nos affaires.

BARBARA. – Mais qu'est-ce que tu veux de moi, Werner ?

WERNER. – Que tu te repentes ! Que tu avoues ta faute ! Que tu supplies qu'on t'accorde la grâce ! Que tu t'humilies ! Je veux que tu t'agenouilles et que tu demandes pardon.

BARBARA. – Tu es complètement niqué de la tête, mon chéri !

WERNER. – Tu dois me demander pardon, Barbara.

BARBARA. – Pardon de quoi, Werner ?!

WERNER. – Pour mes sept ans de vie à chier.

BARBARA. – Quoi quoi ?!

WERNER. – À cause de toi, ma vie a été à chier !

BARBARA. – À cause de moi ?!

WERNER. – À cause de qui sinon, ma chérie, peut-être à cause de notre voisin, nique ta mère, que je n'ai croisé qu'une ou deux fois dans ma vie, parce que c'est un vrai putain de connard ?!

BARBARA. – Et pourquoi tu le traites de connard, Werner ?!

WERNER. – Parce qu'il n'y a que les connards pour dormir toute la journée, Barbara, et travailler mon cul sait où toute la nuit !

BARBARA. – Comment tu sais qu'il dort toute la journée ?!

WERNER. – Eh bien parce qu'il y a quelques années, il me l'a lui-même raconté. « Je, qu'il me dit, travaille comme gardien, je suis de permanence deux nuits sur trois, et je suis déjà bien habitué, à ce planning nique ta mère idiot, que le jour je dors, et que la nuit je garde, des putains d'établissements de première importance, comme le dernier des connards. » Et moi j'ai pensé, tu as raison, faut vraiment être le dernier des connards pour garder ces trucs. Voilà, Barbara...

BARBARA. – Pour quoi, Werner ?! Pour quoi je devrais te demander pardon ?! Pour sept ans d'incompréhension réciproque et totale ?! Pour notre enfant qui n'est pas né ?! Pour ton absence d'attention à mon égard ?! Pour toutes les humiliations que j'ai dû endurer ? Pour ma dignité perdue ?! Pour le fait que toi Werner, nique ta mère, tu ne m'aies jamais dit : « Je suis bien avec toi ?! Je suis vraiment bien avec toi ! » Pour le fait que, durant toutes ces sept années, de notre vie insupportable, nous, n'ayons marché qu'une seule fois ensemble sur un pont. Parce que, Werner, nous n'avons effectivement marché qu'une seule fois ensemble sur un pont.

WERNER. – Quoi quoi ?! Tu as perdu l'esprit, Barbara, qu'est-ce que ce pont vient faire ici ?!

BARBARA. – C'est un pont dans un jardin public, petit bouc qui s'est chié dessus. Un pont, que nous avons traversé, quand tu m'as fait ta première déclaration d'amour ! Tu

m'as dit, mon cœur ne dort plus. La seule et unique fois, mon doux.

WERNER. – Et que viennent faire ici, tous ces souvenirs romantiques à la con, Barbara ? Il est cinq heures du matin, et je n'ai jamais été si près de t'étrangler !

BARBARA. – Mon cœur ne dort plus, enculé de connard, Werner !

WERNER. – Oh si tu savais, comment je te hais, maudite salope !

BARBARA. – Oh si tu savais, comment je te hais, sale merde !

WERNER. – Saleté puante ! Même à genoux tu n'obtiendras aucun pardon de moi !

BARBARA. – Et toi, chiure merdeuse ! Que moi, je te demande pardon ?! Je vais te tuer là maintenant, débile de barjot !

Barbara se jette sur Werner et le frappe au visage. Werner se protège des coups, et au moment opportun frappe du poing le visage de Barbara. Barbara vole sur le côté, mais demeure debout. Elle se jette de nouveau sur Werner. S'engage alors une vraie bagarre. Barbara et Werner se tabassent l'un l'autre, comme des lutteurs dans un duel « sans règles ». Ils se tabassent l'un l'autre dans un silence presque complet, on entend seulement leurs souffles lourds et les coups portés, avec les pieds, les mains, la tête... Enfin Werner et Barbara, sans force, s'écroulent à terre. Ils restent étendus sur le plancher. Silence.

WERNER. – Voilà maintenant, tout est effectivement fini, Barbara.

BARBARA. – Je sais, Werner.

WERNER. – Si j'avais les forces, j'irais directement me coucher.

BARBARA. – Plus les forces, même pour me coucher, Werner.

WERNER. – Mais, il doit bien y avoir un moyen, Barbara ?

BARBARA. – Quel moyen, Werner ?

WERNER. – Un moyen de franchir cette putain de ligne solaire, dans ce monde maudit, où tout est divisé en deux parties égales ?

BARBARA. – Il semble que ce moyen n'existe pas, chéri, sinon tout le monde l'aurait utilisé et aurait arrêté de se chier l'un et l'autre sur la tête.

WERNER. – Mais, parole d'honneur, j'ai essayé de ne pas chier, j'ai essayé, de trouver ce moyen, Barbara.

BARBARA. – Tout le monde essaie, Werner. Tout le monde ne s'occupe que de ça du matin au soir, mais toutes ces tentatives finissent toujours pareil, on se chie dessus l'un et l'autre.

WERNER. – Parfois il m'a semblé que je m'approchais tout près de toi, mais que quelqu'un se dressait entre moi et toi, et m'empêchait de passer.

BARBARA. – Tu vas de nouveau tout réduire au fait que ce « quelqu'un » c'était moi, c'est ça mon doux ?

WERNER. – Avant c'était vraiment ce que je pensais, mais aujourd'hui dans ce moment crucial de notre conversation, j'ai soudain, clairement vu que le « quelqu'un », qui m'empêche de passer, c'est moi-même.

BARBARA. – Je suppose, que tu l’as compris, quand tu imaginais comment nous dansions ?

WERNER. – Non. Alors, c’est quand je te traînais sur le plancher pour te jeter à la porte.

BARBARA. – C’est bien ça, Werner, nous ne pouvons pas franchir cette ligne solaire, parce que c’est nous-mêmes que nous ne pouvons pas franchir.

WERNER. – Parce que, cette ligne passe quelque part au-dedans tout au fond de nous, c’est ça ?

BARBARA. – Je suppose, qu’il va falloir crever pour qu’elle disparaisse complètement.

WERNER. – Alors peut-être, qu’il nous faut crever, ma chérie ?

BARBARA. – Et si on s’aperçoit que ça n’a servi à rien, qu’est-ce qu’on fera ?

WERNER. – Nous serons allongés dans la terre, à puer, comme deux œufs pourris. Et ce, voyez-vous, nique ta mère, Seigneur Dieu, fera dans son carnet deux croix supplémentaires en face de nos noms.

BARBARA. – Du genre, encore deux chieurs puants qui ont échoué, c’est ça ?

WERNER. – On ne peut pas être plus précis.

BARBARA. – Donc, il n’y a rien à faire ?

WERNER. – Rien, Barbara.

BARBARA. – Nous ne réussirons pas, à cesser d’être nous-mêmes, et nous ne pourrons pas franchir la ligne en allant

l'un à la rencontre de l'autre, parce que, pour ça, il nous faudrait cesser d'être nous-mêmes.

WERNER. – Et de nouveau, ce nique ta mère, de cercle vicieux.

BARBARA. – Parce que nous, c'est seulement nous, c'est ça ? Toi et moi.

WERNER. – Nous c'est seulement nous, Barbara, on ne peut pas mieux dire.

BARBARA. – Oui, nous c'est seulement nous, Werner.

Silence.

Werner se dresse lentement sur ses pieds. Il se tient debout en tanguant légèrement sur le côté.

WERNER. – Est-ce que ta mère a une cousine ?

BARBARA. – Oui et même deux.

WERNER. – Comment s'appelle l'une d'elles ?

BARBARA. – Laquelle, l'aînée ou la cadette ?

WERNER. – Peu importe. Juste comment elle s'appelle ?

BARBARA. – L'une d'elles s'appelle Zoïa. Qu'est-ce que tu vas encore inventer, Werner ?

WERNER. – Elle est encore en vie ?

BARBARA. – Oui, elle est en vie. Qu'est-ce que tu vas encore inventer, Werner ?

WERNER. – Mon père avait un cousin, il s'appelait Zigmund. Il est vrai, qu'il n'est plus en vie, mais c'est sans

importance là, parce que malgré tout, il a tout d'un coup voulu, parler là tout de suite avec cette Zoïa.

BARBARA. – Qu'est-ce que tu vas inventer, Werner ?

Werner s'approche lentement d'une chaise près de la table et, visiblement fatigué, s'assoit.

WERNER. – Je veux que Zigmund, le cousin de mon père, parle là tout de suite avec Zoïa, la cousine de ta mère. Salut Zoïa. Je suis Zigmund. Je peux parler avec toi là tout de suite ?

BARBARA. – Là tout de suite, non, parce que je suis aux toilettes.

WERNER. – Pas grave, j'attends. J'espère que ça sera pas trop long.

BARBARA. – Je ne sais pas, probable, que ça soit long. Tu vois, j'ai trop mangé de cerises pas mûres, et du coup ça fait une heure que je ne peux pas quitter le pot.

WERNER. – Je suis prêt à attendre, Zoïa. Finis tes affaires, je reste près de la porte.

BARBARA. – Finir mes affaires, Werner, mais encore ?!

WERNER. – Je suis Zigmund, Zoïa.

BARBARA. – Bon, d'accord, Zigmund, je finis juste là tout de suite toutes mes affaires avec ces maudites cerises coincées dans mon cul et j'arrive.

Silence.

Barbara se dresse lentement sur ses pieds. Elle va à la table, s'assoit en face de Werner.

Maudites cerises, j'ai eu tort de les manger le ventre vide ?!

WERNER. – Merci d'avoir accepté de discuter avec moi, Zoïa. Je serai bref.

BARBARA. – Honnêtement, je dois vous avouer que là tout de suite je ne suis pas physiquement au meilleur de ma forme...

WERNER. – Ne vous excusez pas, Zoïa, tout va bien. Et donc...

BARBARA. – Comment avez-vous appris que j'étais ici, Zigmund ?

WERNER. – J'ai une boussole avec moi, Zoïa, c'est pourquoi il était simple pour moi d'aller tout le temps vers le nord, jusqu'à ce que j'arrive dans vos toilettes.

BARBARA. – Oh ! Mais vous êtes un vrai mec voyageur, Zigmund. Toujours une boussole sur vous, c'est tellement masculin.

WERNER. – Et donc, Zoïa. Je suis quelqu'un de direct et je n'aime pas m'encombrer de sentiments superflus. Vous êtes une charmante chienne pelée, et qui de plus n'a pas encore complètement perdu la tête. Moi, je suis un bouc abject et puant, mais qui pourrait faire quelque chose de plus sérieux, que de se contenter de regarder la gymnastique artistique féminine à la télé.

BARBARA. – En effet, vous êtes un vrai sanglier, Zigmund.

WERNER. – Ok pour être un sanglier, Zoïa. Mais ce n'est pas de ça que je voulais parler là tout de suite.

BARBARA. – Pas de ça ?

WERNER. – Pas du fait d'être ou pas un sanglier, Zoïa.

BARBARA. – Ah bon ?! Oh, intéressant, mais de quoi d'autre pourrions-nous encore parler, Zigmund, sinon du fait que vous êtes un sanglier ?

WERNER. – Je veux parler avec vous de votre légèreté.

BARBARA. – De quoi s'agit-il, Zigmund ?

WERNER. – Il s'agit du fait que vous êtes incroyablement légère, Zoïa.

BARBARA. – Vous parlez de mon poids ?

WERNER. – Je parle, de votre regard. À travers vos yeux se révèle quelque chose de véritablement et étonnamment léger. Probablement, parce qu'à l'intérieur de vous, il n'y a presque rien, et en même temps à l'intérieur de vous, il y a tout ce qu'il me faut.

BARBARA. – Là tout de suite, vous me troublez, Zigmund.

WERNER. – Et c'est pour ça qu'à nouveau cette légèreté rayonne de vous. Croyez-vous mes paroles, Zoïa ?

BARBARA. – Là tout de suite, vos paroles sont pleines de courage.

WERNER. – Vous êtes, Zoïa, autant que je puisse en juger, une chienne abjecte, et moi comme vous avez, probablement, déjà remarqué, je suis un con à chier tout ce qu'il y a d'ordinaire. Mais dans votre manière de pleurer la nuit, il y a un parfum tout à fait inédit. Vos larmes, répandent un tel parfum ! Une telle légèreté ! Une telle, nique ta mère, légèreté ! Que toute ma vie se trouve soumise à un seul et unique objectif, percevoir cette légèreté.

Werner et Barbara se lèvent. Il se tiennent l'un face à l'autre au milieu de la cuisine.

BARBARA. – Qui aurait pu imaginer que vous êtes aussi courageux, Zigmund ?

WERNER. – Qui aurait pu imaginer que vous disposiez d'autant de légèreté en vous, Zoïa.

BARBARA. – Vous êtes si courageux !

WERNER. – Vous êtes si légère !

BARBARA. – Si courageux !

WERNER. – Si légère !

BARBARA. – Bien planté sur tes pieds, tu me regardes droit dans les yeux.

WERNER. – Ouverte à tout.

BARBARA. – Tu m'offres tellement de force.

WERNER. – Respect de soi.

BARBARA. – Tu ne réclames rien et tu rends libre.

WERNER. – Tu ne dépends de personne.

BARBARA. – Tu te sens infiniment reconnaissant.

WERNER. – Tu n'espères rien.

BARBARA. – Tu obtiens toujours ce qui convient.

WERNER. – Sentiment de dignité.

BARBARA. – Toujours bon.

WERNER. – Toujours fidèle.

BARBARA. – Toujours autonome.

WERNER. – Toujours libre.

BARBARA. – Toujours solide.

WERNER. – Tu sais quoi, Barbara ?

BARBARA. – Quoi, Werner ?

WERNER. – Tu es, ma chérie, un simple et pur diamant.

Long silence.

RIDEAU

Munich, le 15 juillet 2015